

Jean-Claude Streicher

Les pionniers de l'Or noir du Pechelbronn

*1. Jean Théophile Hoeffel
(1704 - 1781)*

janvier 2007

à M. Jean-Pierre Kintz, éditeur du Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne

Les pionniers de l'or noir du Pechelbronn
(1) JOHANN-THEOPHIL HOFFEL
(1704 – 1781)

La source bitumineuse primitive du Bachel-Bronn était connue des littérateurs depuis le 16^e siècle. Mais c'est Jean Théophile Hoeffel, le fils du pasteur de Woerth-sur-Sauer, qui en a entrepris le premier l'étude scientifique au début des années 1730. Il voulut vérifier, non pas les vertus lubrifiantes de l'huile qu'on pouvait y recueillir, mais ses vertus thérapeutiques. La thèse qu'il a soutenue le 2 octobre 1734 devant l'Université de médecine de Strasbourg est donc essentielle pour l'histoire. Elle décrit et localise tous les affleurements bitumineux alors identifiés autour du Pechelbronn. A défaut de pouvoir faire appel aux techniques modernes de cracking, elle a eu beaucoup de recours à la distillation. De tous les savants de son temps, Jean Théophile Hoeffel serait même celui qui, pour le bitume, en usa le plus. Ce faisant, il se rattache à l'école allemande, et non pas à l'école française, persuadée pour sa part que le bitume ne pouvait être amélioré par la distillation. La thèse de Jean Théophile Hoeffel renvoie également aux théories alors en vigueur sur les origines du pétrole. Grâce aux historiens allemands, nous savons enfin la carrière qu'il mena après sa soutenance de thèse.

La dissertation latine que Jean Théophile Hoeffel a soutenue le 2 octobre 1734 devant l'Université de médecine de Strasbourg, à l'âge de trente ans, sur la source bitumineuse du Pechelbronn (alors appelée Bachel-Brunn, ou source du ruisseau), dans l'Aumatt du ban de Lampertsloch, passe pour avoir déclenché les premières exploitations minières et industrielles du gisement.

L'arrivée à Lampertsloch en 1735 (donc un an à peine après la publication de la thèse) de Jean Damascène Eirinis le donne à penser. Dès qu'il vit la source, celui-ci demanda en effet à pouvoir ouvrir des fouilles et un puits. Ce qui lui fut accordé par la Régence de Bouxwiller, toujours intéressée à multiplier ses revenus dîmiers. Jean Damascène était l'un des deux fils du Dr Eirin d'Eirinis, prospecteur de mines de charbon d'origine gréco-bessarabienne, qui avait découvert, puis ouvert en 1718 la mine de calcaire asphaltique du Val-de-Travers, dans la principauté prussienne de Neuchâtel en Suisse.

Mais Louis Pierre Auzillon de la Sablonnière ne tardera pas à le supplanter. Cet ancien chargé d'affaires à l'ambassade de France de Soleure avait en effet commencé par obtenir en 1720 la permission d'importer en France le ciment et le mastic d'asphalte du Val-de-Travers, puis le 11 octobre 1740 il avait obtenu un privilège du roi l'autorisant à exploiter pendant vingt ans toutes les mines d'asphalte qu'il pourrait découvrir en France. Ce privilège lui avait été accordé grâce à l'appui du contrôleur (ministre) des finances Orry de Vignery, qui souhaitait en effet favoriser les productions intérieures au détriment des importations. De tous les gisements qu'il put recenser, M. de la Sablonnière choisit de commencer par exploiter celui du Pechelbronn, puisqu'il lui parut le plus prometteur et le plus accessible. C'est donc à lui que la Régence de Bouxwiller accordera finalement le 5 février 1745 un bail emphytéotique en bonne et due forme.

Le lien de cause à effet entre la thèse de Jean Théophile Hoeffel et l'arrivée successive au Pechelbronn de ces deux associés du Val-de-Travers est suggéré par la proximité des dates.

Mais elle n'est établie par aucun document d'époque. C'est ainsi qu'à aucun moment M. de la Sablonnière - qui a pourtant laissé de nombreux écrits - n'a reconnu être accouru au Pechelbronn suite à la dissertation latine de notre doctorant strasbourgeois. Mais sans doute n'avait-il pas intérêt à faire cet aveu, puisque son privilège royal du 11 octobre 1740 ne l'autorisait à exploiter que les gisements qu'il avait personnellement découverts.

Le baume du val St-Lambert

Au demeurant, la dissertation de Jean Théophile Hoeffel ne s'était intéressée qu'aux applications médicales du bitume du Bâchel-Brunn, et non pas à ses vertus lubrifiantes, pour il sera exploité jusque dans les années 1960, en particulier sous la marque des huiles pour automobiles Antar. Hoeffel n'est pas non plus l'inventeur du procédé de lavage en deux cuissons des sables bitumineux, qui sera employé au Pechelbronn pendant une centaine d'années au moins.

Sa dissertation est intitulée « *Historia Balsami Mineralis Alsatici sev Petrolei Vallis Sancti Lamperti* » (Histoire du baume minéral alsacien ou pétrole de la vallée de Saint-Lambert). Elle se complète d'un sous-titre en allemand, « *Der Hanauische Erd-Balsam/Lamperslocher Oel oder Bâchel-Brunn* » (1) (2) (3). Elle est dédiée à « *l'excellent et très illustre* » comte Jean Reinhart de Hanau-Lichtenberg. Dans son « *Historique de Pechelbronn, 1498-1918* » (4), Paul de Chambrier dit se l'être fait traduire en allemand par le pasteur de Lembach, Charles Altorffer, futur maire de Strasbourg. Elle ne sera traduite en français qu'en 1997, par M. François Hubert (5).

Après de longues considérations sur le pétrole antique, la dissertation commence par décrire l'aspect extérieur de la source. C'est de toute évidence l'une des dernières descriptions, et la plus détaillée, du Bâchel-Brunn primitif, puisque celui-ci sera ensuite bouleversé par les travaux de Jean Damascène Eirinis et de M. de la Sablonnière. Cette source, explique Jean Théophile Hoeffel, se trouve au milieu de « *prés humides* ». Visiblement, elle avait déjà fait l'objet d'aménagements, voire même de travaux exploratoires, puisque Hoeffel avance qu'elle est profonde de douze pieds de Paris (3,6 m) et large de cinq (1,5 m). L'intérieur, dit-il, a été protégé à frais publics par des poutres en bois de pin, d'une épaisseur de trois doigts (à l'instar d'un puits de mine ?). En surface, elle était entourée d'une balustrade pour prévenir tout accident ou dommage. Elle était toujours remplie d'eau à raz bord.

« *Il y flotte, poursuit Hoeffel, une matière épaisse adhérente, de la consistance du miel, brillante au contact, de couleur noirâtre, d'odeur forte, rivalisant avec l'huile de succin (ambre jaune), si pénétrante et volatile que même par vent opposé on peut la sentir et la percevoir à un quart de mille, de saveur nauséabonde et comportant quelque chose d'amer et de terreux.* » Le site attirait les insectes en grand nombre, plus particulièrement à la belle saison. « *Sous l'effet des effluves de soufre, les mouches, guêpes, frelons, etc. tournent en rond et tombent étouffés dans la source, au point qu'en été l'huile est presque impropre à tout usage* ».

Selon Hoeffel, ce n'était pas la première, ni la principale source bitumineuse dans ces parages. Il y en avait une autre à vingt pas de distance, mais ses suintements pétroliers s'étaient taris suite aux aménagements de la première. Les paysans avaient donc fini par la combler et la recouvrir de cultures et de vignes. D'autres « *nouvelles* » sources avaient surgi dans les coteaux alentour (du Niederwald ?). Même si elles ne dépassaient pas deux pieds en

largeur et en profondeur, elles produisaient autant d'huile, voire davantage que la source principale. Avant qu'elles n'apparaissent, la source principale donnait quatre livres d'huile (par jour ?). Depuis, elle en donnait à peine une seule.

C'est au printemps que ces sources épanchaient le plus de bitume. La raison en était évidente pour Hoeffel : c'est à cette saison de l'année que le sol est le plus gorgé d'eau, ce qui augmente les afflux huileux. De plus, au début du printemps, il ne faisait pas encore assez chaud pour dissiper l'huile et produire des émanations comme en été. Tout cela prouvait évidemment que les sources avaient la même provenance souterraine.

Jakob Reinbold Spielmann, professeur de médecine, de chimie et de botanique de l'Université de Strasbourg, qui connaissait la dissertation latine de Jean Théophile Hoeffel, donnera en 1758 une autre description de l'ancien système des sources bitumineuses de Lampertsloch. « *L'eau de plusieurs fontaines chargées de bitume, écrit-il, s'écoule sur cette prairie marécageuse. L'une d'entre elles est la plus remarquable par son abondance et son ancienneté. Et c'est d'elle dont on a tiré principalement du bitume.*

« *De temps en temps, il s'est formé de nouvelles sources, qui ont fait tarir les anciennes. Mais la plus grande s'est toujours conservée. Les petites sources, qui subsistent, tarissent pendant l'été et il n'est pas douteux que si l'on continue de travailler à la mine les fontaines de la prairie ne tarissent un jour entièrement.* »

« *La grande source a d'un côté 15 pieds de profondeur, 18 de l'autre et 5 pieds carrés de largeur. Les eaux n'augmentent pas beaucoup, quoique celles des environs croissent considérablement. L'eau de cette source est bleuâtre comme le petit lait, sans doute par rapport aux parties huileuses qui surnage. Elle n'a cependant aucun goût* » (6).

Affleurements bitumineux dans le Kirchspielwald

Plus loin, et dans la forêt du Kirchspiel de Sultz-sous-Forêts notamment, on pouvait localiser, non plus des sources, mais carrément des affleurements bitumineux. Jean Théophile Hoeffel les a tous parcourus et examinés. « *Du suchst jederzeit mit Wissenschaft, darum durchlieffest du die Wälder, Berg und Feld, um nur dem Vaterland mit guter Frucht dienen. So spahrtest du fürwahr kein Arbeit, Fleiss und Gold* », rappelle la Laudatio, que lui dédia, à la fin de la dissertation, Georg Heinrich Behr, médecin à l'Université de Strasbourg,

Notre doctorant énumère cinq de ces affleurements. Le premier, profond d'une perche, se trouvait sur les bords du ruisseau appelé Mühlgraben (s'agit-il du Wintzenbach, à la hauteur de la Oelmühl, où les frères Krueel, exploitants de la saline de Sultz-sous-Forêts, stimulés par les résultats obtenus par M. de la Sablonnière au Pechelbronn, ouvriront effectivement une petite mine de bitume dans le courant des années 1750 ?).

Non loin de là, d'autres affleurements se manifestaient, selon Jean Théophile Hoeffel : dans un étang desséché, dit Müllersloch ; près de la fontaine dite *der Gross-Brunnen* ; de même qu'à une intersection de cette même forêt du Kirchspielwald, dite *der breite Weg* ou Kreuzweg. Là, la terre était même si riche en bitume que par les fortes chaleurs de l'été la terre fondait et se liquéfiait. Enfin, Jean Théophile Hoeffel cite un affleurement près du ruisseau qui sépare la forêt des champs, près du village de Lobsann, au lieu-dit appelé Kohlplatz.

Les premiers affermages

Les paysans venaient recueillir l'huile du Bâchel-Brunn au moyen d'une planchette longue d'un pied et demi (45 cm environ), large d'un demi pied (15 cm), et qu'ils passaient à la surface de la source, fixée à l'extrémité d'un manche en bois. Ils en remplissaient un récipient, mais comme cette huile adhérait fortement à la planchette, il fallait l'en racler à l'aide d'un couteau ou d'une spatule. Autrefois, pendant les périodes des guerres (guerre de Trente ans et suivantes ?), précise Jean Théophile Hoeffel, chacun pouvait librement se servir. Mais depuis, l'exploitation de cette source était affermée par enchères publiques à des particuliers pour un certain nombre d'années.

A quand remontent ces **premiers affermages** ? A l'année 1627, donc en pleine guerre de Trente ans, selon Paul de Chambrier (4), qui se fonde sur un article de la *Strassburger Post* de 1889, repris en 1909 par l'instituteur Wendling dans le 5^e annuaire de l'Altertumsverein de Wissembourg. Ce premier affermage fut alors accordé à un certain Michael Wecker par le comte Philippe de Hanau, en vertu d'un contrat apposé d'un sceau, dont Paul de Chambrier connaissait bien sûr la teneur, mais que le publiciste parisien Victor Forbin dit s'être fait montrer au cours des années 1930 dans les bureaux de la SAEM Pechelbronn. Il y est expliqué que si Michael Wecker avait obtenu ce contrat, c'est d'abord parce qu'il vendait l'huile du Pechelbronn depuis sept ans déjà jusqu'en Hollande et plusieurs autres pays, mais surtout parce que des savants venaient d'en découvrir une nouvelle propriété. En versant cinq à six doses de cette huile dans un tonneau d'eau potable, on empêchait celle-ci de se putréfier pendant cinq ou six ans. Les marins et les marchands partis en haute mer ne risquaient donc plus de « *périr misérablement, en pleine santé, pour avoir été contraints de boire de l'eau corrompue* » (7).

Mais, ajoute Paul de Chambrier (4), Michael Wecker ne tarda pas à manquer d'argent. Peu de temps après, il réclamait déjà au bureau des finances du comte à Bouxwiller un prêt de 300 florins pour pouvoir poursuivre son commerce, ce qui laisse supposer que celui-ci ne fût pas très florissant.

En 1700, toujours selon de Chambrier, la source du Pechelbronn est ensuite concédée héréditairement à un « *bon chimiste* » d'Oberbronn du nom d'Aulber. Celui-ci purifiait l'huile recueillie et la vendait jusqu'à Francfort. Mais son laboratoire fut pillé et brûlé en 1702 par des soldats anglais au début de la guerre de Succession d'Espagne. Ce qui l'obligea à tout abandonner.

La source est ensuite concédée à un certain Hans Motz, qui portait un patronyme courant à Lampertsloch et qui le 12 mars 1716 paiera à la Régence de Bouxwiller pour l'année en cours un loyer de 2 florins 4 schillings. A titre de comparaison, Hans Bübel s'était alors acquitté d'un droit annuel de 6 florins (soit presque trois fois plus) pour pouvoir exploiter le filon d'ocre (grès ferrugineux), situé sur les hauteurs de Lampertsloch, en direction du Marienbronn (8).

En 1720, complète Paul de Chambrier, la source était concédée pour trois ans à un nommé Fours du Fort-Louis-du-Rhin contre une redevance annuelle de 24 florins, mais il y renoncera à peine six mois plus tard.

L'huile du Bâchel-Brunn, poursuit Jean Théophile Hoeffel, était grasse et inflammable, quoique assez difficilement en raison des impuretés qu'elle contenait. Elle adhérait fortement non pas seulement au bois, mais également aux vêtements, aux chemises des paysans. Ses taches ne disparaissaient pas, même après la cinquième ou sixième lessive. Elle se recommandait pour les mêmes maux que l'huile de succin (ambre jaune), à savoir l'asthme, la toux ancienne, la difficulté de respirer... Hoeffel cite ainsi l'exemple d'un pauvre hère, qui vivait alors près du Bâchel-Brunn avec toute sa famille. Il buvait l'eau de la source et l'utilisait également pour la préparation de sa nourriture. « *La vieille qui l'avait imité*, précise notre doctorant, *se vit libérée de son mal en peu de temps et inopinément* ».

C'était un pétrole « *émollient, abstersif, consolidant, dissolutif, résolutif et antalgique* ». Il dissolvait le pus âcre et chassait le mal de dents, et cela de trois façons : soit en remplissant la

bouche d'huile ou de fumée d'huile, soit en appliquant des particules de cailloux bitumineux sur les dents. Par voie de conséquence, le pétrole du Bächel-Brunn prévenait également les caries et le pourrissement des dents. Il se recommandait d'autre part pour les douleurs nerveuses et céphaliques, l'apoplexie, l'hémiplégie, la paralysie. Appliqué tiède sur l'abdomen, il éloignait le ténesme et la colique. Il éliminait les vers.

En bain ou en boisson, il chassait la gale. Un jeune paysan de quinze ans, qui souffrait de teigne ou d'achoris malin, s'était ainsi guéri par la seule onction de cette huile. Un autre s'était délivré d'un chancre vénérien en buvant quotidiennement l'eau de la source à l'instigation de ses parents et en enduisant d'huile son membre affecté.

Le champion de la distillation

Notre doctorant détaille ensuite les expérimentations auxquelles il s'est livré. Il est ainsi le premier à avoir entrepris d'épuiser la source du Bächel-Brunn « *en son milieu* », ce qui eut pour effet d'augmenter son rendement en huile. Au lieu d'une seule livre en pleine eau, il en obtenait, épuisée, jusqu'à quatre. D'où son raisonnement suivant : « *la pénurie de graisse, quand la source est pleine, n'est pas due aux petites sources voisines* ». Elle est causée par l'abondance de l'eau, qui fait contrepoids. Ainsi, quand la source fut vide, une seule grande bulle, toute recouverte d'huile s'était présentée. Mais quand elle était pleine, il en sortait lentement de petites bulles, portant l'huile avec elles. Pour retrouver son niveau plein, ajoute notre doctorant, la source avait mis environ six semaines.

Jean Théophile Hoeffel soumit ensuite le bitume du Bächel-Brunn à un grand nombre de distillations, à la fois pour tenter d'en isoler les différents composants et déterminer le procédé de distillation qui produirait l'huile la plus pure avec le meilleur rendement possible. Il voulut même savoir si ce bitume pouvait être changé en succin. Il commença par la distillation de cinq livres de petits morceaux de roche bitumineuse dans une cornue assez grande. Il en sortit successivement du phlegme empyreume à forte odeur, de l'huile assez limpide, de l'huile rouge, puis de l'huile plus épaisse et noire, de la couleur du miel.

Mais cette distillation était trop fastidieuse et d'un produit trop médiocre. Jean Théophile Hoeffel essaya donc la distillation dans un four long et fermé par le haut, pouvant contenir jusqu'à quinze livres de minéral, et copié des *Harzofen*, utilisés en Alsace pour l'extraction de la résine de pin. En douze heures, cette distillation a fourni deux parties d'huile et une de résidu.

Hoeffel constata que la graisse du Bächel-Brunn et les roches bitumineuses donnaient par distillation la même huile rouge. Il soumit donc cette huile à une nouvelle distillation, dite rectification. Ce qui donna, à petit feu, une huile claire encore rougeâtre, puis, à feu plus fort, une huile plus colorée et plus épaisse, toutes deux commercialisables dans les officines sous le nom de huile blanche et huile rouge.

Il répéta cette rectification vingt-cinq fois au total, en changeant les verres autant de fois qu'il le fallait, mais sans obtenir d'huile plus claire.

Il soumit enfin le bitume du Bächel-Brunn à quatre autres procédés de distillation, répétés plusieurs fois : par alambic, au sel commun décrépi (à défaut de sel marin), à l'eau pure et au vinaigre. Ce dernier procédé, recommandé par un savant nommé Thurnheussen, consistait à

distiller une mesure d'huile pour deux de vinaigre. Il donnait de loin les meilleurs résultats, puisqu'il produisit une huile très claire et très limpide, les acides salins ayant précipité toutes les parties terreuses. Ce procédé offrait en outre « *le plus agréable spectacle* » : il dégageait « *de petites gouttes toutes composées de deux parties d'eau et d'une huile, celles-ci entourant celles-là et se détachant d'elles spontanément dans le récipient* ».

Le savant nom nommé Thurnheussen est **Leonhard Thurneysser (ou Thurneisser) zum Thurn**, le plus étonnant des médecins alchimistes du 16^e siècle allemand. Il est l'auteur de plusieurs traités, dont « *Zehn Bücher von kälten, warmen, mineralischen und mettalischen Wasern* », publié à Strasbourg en 1612, où il évoque d'ailleurs la source du Bächel-Bronn.

Thurneysser est également cité par Etienne François Saget, garde-magasin au Pechelbronn, dans le *Supplément* de son *Traité asphaltique* de 1769 (9), car il est « l'inventeur » d'un procédé de décantation du pétrole à feu doux dans des pots de terre cuite vernissée, que M. de la Sablonnière et ses associés reprendront pour produire leur fameuse Huile d'Or, comme nous le verrons plus loin. Jean Théophile Hoeffel connaissait lui aussi ce procédé, mais dans sa dissertation latine il l'avait catégoriquement rejeté pour deux raisons. Il était trop laborieux d'une part, et d'autre part les pots de terre cuite, même bien enduits, ne gardaient pas les essences bitumineuses si caractéristiques. Aussi, pour éviter cet inconvénient, M. de la Sablonnière et ses associés avaient-ils eu l'idée au Pechelbronn d'utiliser des pots vernissés des deux côtés.

Leonhard Thurneysser était né à Bâle en 1530, d'une famille de *Ratsherren*. Apprenti chez le médecin Huber, il épouse à 17 ans une veuve. Mais poursuivi pour dettes, il s'enfuit au Tyrol en 1558, où il monte bientôt un atelier d'émaux et de fabrication de souffre. En 1560, l'archiduc Ferdinand II d'Autriche le nomme inspecteur de ses mines du Tyrol et le charge de collecter à l'étranger toute connaissance utile à l'art minier. Pendant cinq ans, Thurneysser boulingue ainsi à travers l'Ecosse, l'Espagne, la Hongrie et la Bohême jusqu'en Egypte et le Moyen-Orient. Pour sûr, il en rapporta de nombreux secrets.

En 1570, à Francfort-sur-l'Oder, il sut ainsi guérir l'épouse du prince électeur de Brandebourg Johann Georg. En récompense, celui-ci le nomma son médecin personnel (*Leibarzt*) et lui permit de s'installer dans l'ancien couvent des Franciscains de Berlin, dit *Grauen Kloster*, avec un revenu de 1 352 thalers par an. Dans ce corps de bâtiments, Thurneysser aura donc non pas seulement ses appartements et sa bibliothèque, mais également son laboratoire de médecin alchimiste, son atelier d'imprimerie (le premier de la future capitale du Reich), son jardin botanique et son parc d'animaux exotiques. Il y édita différents traités en allemand, latin, grec, hébreu, turc et persan, des calendriers astrologiques et des horoscopes, tout en faisant commerce de talismans. En 1584, toutefois, il se fait baptiser dans la religion catholique et part vivre quelque temps à Rome. Après s'être marié trois fois, il meurt en 1585 dans un couvent des environs de Cologne. Sa carrière hors du commun a inspiré outre-Rhin de nombreux littérateurs et historiens (10).

De toutes ces expérimentations, Jean Théophile Hoeffel retira la conviction que le pétrole n'était pas simplement, comme le croyaient la plupart des chimistes de son temps, un succin fluide, à qui il ne manquait que le sel pour avoir la consistance et la dureté du succin solide. Pour lui, il était par conséquent impossible de fabriquer du succin artificiel par simple addition de sel au pétrole, sauf à le mêler à de la terre et à du sel strictement identiques à ceux qui se cachent dans le succin.

Hoeffel concluait d'autre part que le bitume du Bächel-Brunn avait toutes les caractéristiques du « *vrai pétrole ou naphte* » et qu'il réunissait par conséquent toutes les vertus curatives que les auteurs ont de tous temps reconnues à ce minéral. C'était un contrepoison, « *résolutif, atténuant, dissolutif, dessicant, consumant, stimulant, parégorique, apaisant et vulnérable au plus haut point* ». Hoeffel, cependant, laissait à d'autres, plus qualifiés que lui, le soin d'en approfondir l'étude chimique. Il lui suffisait, pour sa part, d'avoir atteint son but, qui était d'exposer à la considération des érudits ce baume minéral si remarquable de sa patrie alsacienne.

Autres distillateurs de pétrole

Jean Théophile Hoeffel n'a évidemment pas été le premier à distiller des matières bitumineuses. C'est ainsi qu'il rapporte lui-même dans sa dissertation que le célèbre érudit Theophrastus D. Jacob Niedhammer avait distillé une huile comparable à celle du Bachel-Brunn (« *solches Oehl* »). Il avait obtenu une huile si belle qu'il l'appela « *vraie mumie native* », donc comparable à celle qu'utilisaient les Egyptiens pour embaumer leurs morts. Elle huile se recommandait contre le podagre (goutte des pieds) et les douleurs du rectum (*Geschwulst*) ou de la colonne vertébrale (*Lenden*).

Etienne François Geoffroy dit l'Aîné (1672-1731), docteur en médecine de la Faculté de Paris, de l'Académie royale des sciences et professeur de chimie au Jardin du roi et de médecine au Collège royal, dit également avoir distillé du « *Pétrol* » (sic). Il n'en précise pas la provenance dans son *Traité de la matière médicale*, mais il classait dans cette catégorie l'huile de Modène en Italie et celle de la fontaine de Gabian, près de Béziers. Il indique qu'il en retira « *une liqueur huileuse, qui est un peu plus transparente* (que le pétrole initial), *mais qui perd beaucoup de son odeur et de sa subtilité naturelle* ». Et lorsqu'on allumait cette liqueur huileuse, elle donnait « *une lueur moins obscure, mais plus languissante* ».

Au fond de l'alambic, poursuit Geoffroy l'Aîné, il était resté « *un peu de marc jaune* ». Il en avait retiré la conclusion « *que le pétrol ne se perfectionne point par la distillation* » (11). Conclusion absolument contraire aux tentatives de Jean Théophile Hoeffel ainsi qu'aux résultats obtenus par les alchimistes allemands Niedhammer et Thurneysser.

Autre expérimentateur en France : M. Rivière, de la Société royale des sciences et docteur en médecine de la Faculté de Montpellier. Vers 1720, il soumit le pétrole de la fontaine de Gabian, près de Béziers, à dix-huit expérimentations, dont deux distillations. La première était une distillation du pétrole brut. Elle produisit une huile de teinte jaune citron, rouge orangé et rouge foncé, qu'il soumit ensuite à une seconde distillation au bain de cendres à feu doux. Conformément aux anciennes croyances, il assimile le bitume à de l'ambre liquide. « *Le pétrole de Gabian, écrit-il, est une espèce de succin qui est resté liquide pour n'avoir pas rencontré dans son courant quelque eau salée ou quelque suc propre à le coaguler et à le durcir, ou qui l'est devenu au moyen de la dissolution qu'en ont fait les sels âcres que l'eau minérale a détaché de sa surface* ». Mais pour le démontrer, poursuit-il, « *il faudrait réduire le pétrole en corps solide, en faire une résine, l'examiner ensuite et comparer l'examen qu'on en ferait avec celui du succin* ». Pour ce faire, M. Rivière disait avoir imaginé deux moyens et promettait en cas de succès d'en rendre compte à la Compagnie (12). Mais nous ignorons la suite qu'il y donna.

M. Boulduc le Jeune, l'apothicaire de Louis XIV et Louis XV, avait pour sa part soumis du pétrole à deux types de distillations : au bain de vapeur et au bain de sable. Il ne put en tirer « *aucun flegme, ni aucun esprit salin* ». Il n'était monté que de l'huile et au fond de la cornue il resta « *une très petite quantité d'une matière un peu épaisse et un peu brune* ».

Dans son article *Pétrol* (sic) de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, paru en 1766, le chevalier de Jaucourt reprendra la conclusion de Geoffroy l'Aîné. Il écrit « *que le pétrole ne se perfectionne point par la distillation* ». Faut-il alors parler d'école française et d'école allemande ? En conséquence, ajoutait le chevalier de Jaucourt, « *on ne peut donc mieux faire quand on usera de pétrol en médecine, que de le laisser tel qu'il est. C'est un remède tout préparé par la nature et où l'art n'a point lieu d'exercer son inquiétude* ».

Ce qui, après tout, est également la conclusion ultime de Jean Théophile Hoeffel. Mais comparé à ses confrères, il se pourrait bien, qu'en Germano-Alsacien (*Deutsch-Elsässer*) consciencieux, notre doctorant fut celui qui, sur le pétrole, a pratiqué le plus de distillations.

Les distillations de M. de la Sablonnière

Louis Pierre Auzillon de la Sablonnière, le premier exploitant du Pechelbronn par puits et galeries, voulut continuer la vocation médicinale de la source. A côté de ses oings clairs et épais, il produira donc également des huiles de naphte et de pétrole ainsi qu'une Huile d'Or. Il fabriquera d'autre part (par mélange avec de la cendre tamisée, de la poix et un peu d'ambre) des pastilles odorantes à brûler, de la taille d'un écu de six livres.

Il fit imprimer plusieurs prospectus en français et en allemand, vantant les divers bienfaits de ces produits, mais aucun n'en livre évidemment les secrets de fabrication. Etienne François Saget, le garde-magasin recruté en 1761 par la veuve de la Sablonnière, par contre, les expose dans son *Traité asphaltique* de 1769 (9). Pour les huiles, ce sont tous des procédés de distillation, mais qui n'ont rien de commun avec ceux détaillés par Jean Théophile Hoeffel et les autres auteurs que nous avons cités. Il n'y aurait donc a priori aucune continuité entre les expérimentations de Hoeffel et les premiers procédés utilisés par la manufacture du Pechelbronn. Ces procédés infirment même le théorème des savants français, suivant lequel on ne pouvait perfectionner le pétrole par la distillation.

L'huile de pétrole de M. de la Sablonnière était ainsi obtenue au moyen d'un fourneau en briques, dont le foyer sortait de terre d'un demi pied afin de « *durer plus longtemps* ». Sur ce foyer, reposaient de grandes cornues d'un pied d'ouverture et de quatre pieds de longueur, enveloppées de glaise et de paille « *bien trépanée* ». Etienne François Saget en donne d'ailleurs le croquis. La cuite devait durer, à feu égal, douze heures tout au plus. L'huile qu'on en retirait devait ensuite reposer pendant au moins huit jours dans un tonneau, percé de deux chevilles à deux hauteurs différentes, pour permettre l'écoulement de l'eau et de l'huile. Cette huile devait ensuite décanter encore pendant quelque temps dans un second tonneau jusqu'à devenir d'un jaune noirâtre, luisant et fort, avec un léger goût de soufre. Cette huile de pétrole, précise Etienne François Saget, était « *très propre pour les maladies épidémiques des bestiaux et produisait des effets merveilleux pour la guérison des rhumatismes et des nerfs* » (9).

Quant à l'Huile d'Or, elle était « *tirée suivant l'art philosophique* ». Etienne François Saget explique qu'elle était obtenue en mettant de l'huile de pétrole précitée « *dans un vase de terre bien vernis en-dedans et en-dehors* », fermé d'un couvercle de même matière, hermétiquement cimenté, et en laissant le tout pendant 24 heures sur de la cendre chaude. L'huile qui en résultait était effectivement « *d'un très beau jaune purifié de toutes grossièretés* », le caput mortuum (les résidus terreux) s'étant précipité au fond. C'est mot pour mot le procédé, qu'Etienne François Saget attribue dans le *Supplément* de son *Traité asphaltique* au « *très célèbre philosophe et médecin Leombard Thurnheussen* » (le Leonhard Thurnheysser, que nous avons évoqué plus haut). « *On ne connaît pas de baume qui puisse lui être préféré, poursuit notre garde-magasin. Cette huile n'a point d'odeur désagréable. Elle est forte, réjouit beaucoup le cerveau et rend aux nerfs retirés et engourdis la vertu élective et éruptive* » (9).

Troisième production de la mine de la Sablonnière, obtenue par distillation : l'huile de naphte. C'était de l'huile de pétrole distillée dans un fourneau en briques à deux ou trois cornues, dont le col traversait les parois de briques. Etienne François Saget en donne également le croquis. Cette huile de naphte, dit-il, est jaune et blanche, claire comme une eau de roche. Enfin, en rectifiant au feu chimique la même huile de pétrole, on obtenait « *une huile éthérée aussi vive que l'esprit de térébenthine* ». Celle-ci pouvait servir à « *dissoudre les gommés pour faire les plus beaux vernis et à étendre les couleurs avant d'y appliquer le vernis* » (9).

Mais Antoine Le Bel, le successeur de M. de la Sablonnière, renoncera à ces trop savantes fabrications pour ne se vouer qu'aux graisses lubrifiantes, claires et épaisses, les graisses épaisses n'étant pour leur part que des graisses claires épaissies avec du savon animal (à base de saindoux) et du sel de la saline de Soultz-sous-Forêts. Jean Théophile Hoeffel, par contre, connut une revanche posthume à la fin du 19^e siècle. Dans son « *Historique de Pechelbronn* » (4), Paul de Chambrier affirme en effet que les établissements du Pechelbronn reprirent en grand, cent cinquante ans plus tard, les procédés de distillation sur poix, sur coke et à la vapeur d'eau pratiqués par notre jeune doctorant strasbourgeois, démentant ainsi définitivement l'affirmation des savants français. Paul de Chambrier reconnaît d'autre par Jean Théophile Hoeffel l'insigne mérite d'avoir pressenti que le bitume du Bâchel-Brunn pouvait donner un pétrole lampant.

Le Bâchel-Brunn également épuisé par M. de Gensanne

Mais Jean Théophile Hoeffel fut suivi sur un autre plan encore. Comme lui, Etienne (ou Antoine) de Gensanne, ingénieur du roi et directeur des mines de plomb et d'argent de Plancher-les-Mines, au pied du Ballon d'Alsace, eut l'idée d'épuiser la source du Bâchel-Brunn, après s'être associé à M. de la Sablonnière en octobre 1744. Il en donne le récit dans le quatrième tome, pages 18 à 21, de son « *Histoire naturelle de la province du Languedoc, partie minéralogique, avec un règlement instructif sur la manière d'exploiter les mines de charbon de terre* », qu'il publia à Montpellier en 1776.

La source se présentait alors sous l'aspect d'« *un puits de dix pieds en carré* », situé au milieu d'un pré, en contrebas des travaux de mine en cours. « *De temps immémorial, précise-t-il, les paysans y (venaient) tous les matins ramasser l'huile de pétrole sur la surface de l'eau, qui en est continuellement couverte.* » Autant que M. de Gensanne pouvait s'en rappeler, le puits était alors profond d'environ 35 pieds (10,5 m), alors que Jean Théophile Hoeffel avait donné une dizaine d'années plus tôt une largeur de cinq pieds et une profondeur de douze pieds de Paris (soit 1,50 X 3,60 m). Mais peut-être l'ingénieur du roi a-t-il été trahi par sa mémoire.

La source était carénée tel un puits de mine. En l'épuisant, dit Gensanne, « *je trouvai les bois de chêne très bien garnis, aussi noirs et aussi durs que l'ébène. Ceux du fond paraissaient avoir subi un commencement de pétrification ou plutôt d'agatification, car ils ressemblaient à du bois agatifié* ».

Plus géologue que médecin, l'ingénieur du roi raconte ensuite qu'il trouva le puits « *assis sur un gros banc de pyrite jaune très pure, un peu incliné et sur la surface duquel coulait une source d'eau et de pétrole. La terre noire qui couvrait ce banc était parsemée de grains de pyrites si petits qu'on ne les apercevait qu'à la loupe* ». Serait-ce la preuve que « *ce banc de*

pyrite fournissait aux terres argileuses et végétales qui sont au-dessus tout l'acide vitriolique nécessaire pour former successivement les bitumes qui découlent de cette montagne » ?

Autre hypothèse envisagée : le bitume du Bächel-Brunn ne proviendrait-il pas d'une forêt ensevelie et convertie en résine ? M. de Gensanne, en tout cas, fut frappé par le fait que les mines d'asphalte des environs de Lampertsloch soient constituées de trois veines superposées et parallèles, comme les mines de charbon. Ce qui prouverait leur origine géologique commune. Pour lui, l'asphalte du Pechelbronn n'est qu'« *une espèce de succin* » (ambre jaune). Et sur la foi de cette similitude, il alla jusqu'à proposer une nouvelle étymologie pour Lampertsloch, le trou de l'ambre, au lieu de val St-Lambert, hypothèse avancée par Jean Théophile Hoeffel.

A cette ultime description de la source primitive du Bachel-Bronn, s'ajoute celle rédigée et publiée en 1751 par Denis Diderot dans son *Encyclopédie* (article Asphalte), à partir du mémoire que M. de la Sablonnière avait adressé au naturaliste Buffon, alors intendant du Jardin du roi, autrement dit du Jardin des Plantes à Paris. Diderot souligne avant tout la potabilité et les grands bienfaits de la source. « *Les eaux de cette fontaine, nommée Bachelbroun, écrit-il, ont de grandes propriétés. Tous les jours, elles font des guérisons surprenantes, les gens du pays la buvant avec confiance, quand ils sont malades. Il est constant que c'est une eau de goudron naturel, qui ne porte avec elle que des parties balsamiques. Elle sent peu le goudron. Elle est claire comme l'eau de roche et n'a presque pas de sédiment. Cependant, elle réchauffe l'estomac, tient le ventre libre et donne de l'appétit en en buvant trois ou quatre verres le matin à jeun. Il y a des gens qui n'en boivent jamais d'autres, et se portent à merveille.* » Diderot est aussi le dernier auteur à indiquer qu'on venait s'y baigner, ce qui était bénéfique « *pour la galle et les maladies de la peau* ». En conséquence, estime-t-il, « *si cette fontaine s'était trouvée à portée de la ville de Londres, quand les eaux de goudron y ont eu une si grande vogue, ses eaux seules auraient fait un revenu considérable* ».

Pour les bains dans le Bachelbroun, Diderot, en réalité, ne faisait que reprendre les affirmations publiées à Francfort en 1588 par « *le fameux docteur Jacques Théodore de Saverne, médecin de la ville de Worms* ». Curieusement, ce Jacques Théodore de Saverne (de Bergzabern, en réalité) n'est pas un auteur que cite Jean Théophile Hoeffel. Serait-ce une autre preuve que M. de la Sablonnière ignorait la dissertation latine de notre doctorant ?

Mais où est passé le *Schwartzter Felsen* ?

Plus troublant encore : ni Jean Théophile Hoeffel, ni Antoine de Gensanne, ni le professeur Jakob Reinbold Spielmann ne font plus mention du rocher noir, « *Feltz oder Schwartzter Stein* », dont Bernhart Hertzog, Amtmann (prévôt) à Woerth pour les comtes de Hanau-Lichtenberg, avait fait état en 1592 dans sa « *Edelsasser Chronick* ». Selon Bernhart Herzog, ce rocher se trouvait non loin de la source du Bachel-Brunn (« *nicht weit von diesem Brunnen* »). Trempée dans l'eau chaude, sa pierre devenait malléable comme la cire (« *der lässt wie Wachs in warmen Wasser zusammen trucken* »). Elle avait l'odeur du bitume de la fontaine (« *hat eben den Geruch wie die Fette in dem Brunnen* »).

Eliseus Röslin, médecin officiel de la ville de Haguenau, évoque lui aussi en 1593 ce rocher noir (« *schwarzen Felsen* ») dans sa description des curiosités du comté de Hanau-Lichtenberg (« *Des Elsass und gegen Lothringen grenzenden wasgawischen Gebirgs...* »). A

l'en croire, ce rocher se trouvait dans la pente d'une colline (« *an einem Bühel* »). Selon toute apparence, il s'agirait donc d'un escarpement rocheux, caractérisé par des affleurements bitumineux. Quand on en détachait un morceau, poursuit Röslin, celui-ci se ramollissait dans la main et dégageait une forte odeur d'asphalte ou de bitume, en allemand Bergwachs (« *wann aber ein Stück davon gebrochen und in die Hand genommen, wird es weich und giebt einen starken Geruch von sich, ein recht geschlecht Asphalte oder Bitume, zu deutsch Bergwachs, Erdbech oder Schwefel-Kreyden* »).

En contrebas de cet escarpement, complète Röslin, se trouvait un pré, où une source entraînait avec elle une graisse saumâtre, comparable à de l'huile (« *gleich unter obermeldtem Bituminosischen Felsen entspringt in einer Matten ein Wasser, welches eine schmutzige Fettigkeit gleich einem Oehle mit sich führet* »). Ce qui laissait supposer que toute la montagne amont en était remplie (« *... der ganze Berg voll sein wird* »). Selon toute probabilité, le rocher noir dont parlent Bernhard Herzog et Eliseus Röslin pourrait coïncider avec l'affleurement bitumineux signalé par Jean Théophile Hoeffel dans le voisinage de la Oelmühl, près du moulin des Sept Fontaines.

Par contre, on trouve à nouveau mention d'un « rocher » dans l'article Asphalte de l'*Encyclopédie* de 1751. A l'en croire, ce « rocher se trou(vait) hors de terre » et était de couleur noire. Il était utilisé, au même titre que le sable rouge de la mine, pour produire par distillation descendante (*per descensum*), « dans un grand fourneau de fer bien lutté », de l'huile de pétrole « noire, liquide et coulante », propre au calfatage des vaisseaux. Et par distillation montante (*per ascensum*), ce rocher et le sable rouge donnaient une huile rouge et une huile blanche, « très utiles en médecine et surtout en chirurgie pour guérir les ulcères et toutes les maladies de la peau ».

Qu'est ensuite devenu Jean Théophile Hoeffel ?

Selon le *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Jean Théophile Hoeffel était né à Bouxwiller en 1704. C'était le fils du pasteur Gottlieb Ehrenfried Hoeffel, né en novembre 1669 à Haina (une localité de mille habitants aujourd'hui, du sud de la Thuringe) et qui avait successivement officié à Goersdorf en 1702, à Bouxwiller de 1702 à 1704, puis à Woerth-sur-Sauer jusqu'à sa mort en août 1741. Son grand-père Henning Hoeffel (1637-1678) était lui aussi pasteur, de même que son oncle Frédéric Tobie Hoeffel (1672-1732), qui est pour sa part l'ancêtre de Daniel Hoeffel, ancien ministre, sénateur et président du Conseil général du Bas-Rhin.

Jean Théophile Hoeffel avait étudié à Strasbourg à partir de 1725, puis à Iéna (Thuringe) à partir de 1729, ce qui pourrait s'expliquer par le fait que les Hoeffel sont originaires de cette province d'Allemagne. Il s'est marié à Strasbourg en 1734, l'année même de sa soutenance de thèse, avec Catharina Dorothea Schweighäuser de Strasbourg, 23 ans, alors que lui-même allait déjà sur la trentaine (13). L'Université de Strasbourg, cependant, ne lui accorda le titre de *Doctor medicus* qu'en 1736. Il débuta ensuite sa pratique à Woerth, puis à Hatten dans le comté de Hanau-Lichtenberg. Ainsi donc Jean Théophile Hoeffel est-il un pur produit du pays de Wissembourg et s'en flattait. « *Woerth est le sol de ma première éducation* », tient-il à préciser au détour de sa dissertation latine. Et ses maîtres de la Faculté de médecine de Strasbourg n'ont pas manqué de saluer son enracinement. « *Te gardant bien de chercher à l'étranger, tu as préféré rester sur le sol de ton apprentissage* », souligne ainsi, en latin, le Dr Jacob Sachs dans sa préface à la dissertation.

Mais qu'est-il devenu après ? Le Pr Marcel Thomann de l'Université de Strasbourg, qui a rédigé sa courte notice de six lignes pour le *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne* (NDBA) l'ignore. Edouard Sitzmann (que le NDBA prétend pourtant surpasser), par contre, le savait. Dans son *Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace* de 1909, il indique, mais fort laconiquement il est vrai, que Jean Théophile Hoeffel « *devint par la suite médecin du duc de Deux-Ponts* ». Ce qui, soit dit en passant, était également connu du Pr Jakob Reinbold Spielmann, qui dans son mémoire sur le bitume d'Alsace de 1758 signale que Jean Théophile Hoeffel était alors « *physicien de Deux-Ponts* » (6). Tout cela demandait évidemment à être vérifié et complété.

C'est ainsi qu'en juillet 2004 nous nous sommes adressés par courriel à la *Bibliotheca Bipontina* de Zweibrücken. Sa conservatrice Dr Sigrid Hubert-Reichling nous répondit par lettre le 22 septembre 2004. Elle eut l'amabilité de nous transmettre copie d'un premier article sur la carrière de Jean Théophile Hoeffel à Zweibrücken (celui du Dr Friedrich Knorr de 1970) (14), puis un deuxième, en avril 2006 (celui de Rudolf Wilms) (13). Elle nous recommanda également de prendre contact avec le Dr Werner Taegert, conservateur de la *Staatsbibliothek* de Bamberg. J'écrivis donc également à ce conservateur, qui dès le 30 septembre 2004 m'envoya copie de certains de ses propres travaux sur Johann Theophil Hoeffel (14) (15) (16).

A vrai dire, je n'étais pas le premier à remonter cette filière. En avril 1991, M. Alfred Michel, le cofondateur de l'Association et Musée du pétrole de Merkwiller-Pechelbronn, s'était déjà adressé au Dr Taegert, ainsi que le prouve une correspondance retrouvée par M. Daniel Rodier, l'actuel vice-président de cette même association. Il avait alors obtenu quasiment les mêmes renseignements et documents, sans toutefois les livrer à la connaissance du public.

Chez nos amis allemands, Jean Théophile Hoeffel/Johann Theophil Hoeffel était donc loin d'être un inconnu. Mais le plus étonnant, c'est que ses débuts alsaciens pouvaient être ignorés outre-Rhin (en l'occurrence par le Dr Friedrich Knorr) (14), de la même façon que sa carrière allemande pouvait l'être en Alsace. Situation, que nous avons déjà rencontrée avec Georges Chrétien Rosentritt, directeur de la saline de Sultz-sous-Forêts sous la Révolution et le Ier Empire, puis fondateur à partir de 1822 de la saline et des bains de Bad Rappenau (Bade-Wurtemberg), où il est décédé le 2 mai 1846 (18).

Rudolf Wilms indique toutefois qu'un certain Dr Helmut Wolter avait su, après le Dr Knorr, faire le lien entre le *Doctor medicus* de Zweibrücken et l'auteur de la thèse strasbourgeoise sur le baume de Lampertsloch. Il indique également que cette thèse de jeunesse a été la seule œuvre publiée de notre doctorant (13). A sa suite, Dr Werner Taegert de la *Staatsbibliothek* de Bamberg connaissait donc lui aussi la dissertation latine de notre doctorant woerthois, ainsi que ses mentions par Schöpflin, Grandidier, de Chambrier et Sitzmann. Aucun de ces auteurs allemands, cependant, ne s'est douté que la source du Bâchel-Brunn avait ensuite donné naissance à une industrie de plus de 3 000 personnes.

La Karlsberg Sammlung

Autre surprise : à Zweibrücken, Johann Theophil Hoeffel n'était pas qu'un simple médecin au service des ducs de Deux-Ponts. C'était également un bibliophile très averti, et, ainsi que

l'a établi Dr Friedrich Knorr en 1970 (14), le père de la plus grande bibliothèque de médecine, de pharmacologie, de botanique et de balnéothérapie anciennes d'Allemagne, qui se soit conservée jusqu'à nos jours. Sa collection est constituée de près de 2 500 volumes allemands, français et latins, mais aussi néerlandais, anglais, italiens, espagnols et portugais des 17^e et 18^e siècles, dont près de 2 000 petites brochures et pamphlets particulièrement rarissimes. Il l'avait patiemment rassemblée pendant l'exercice, de 1739 à 1774, de ses fonctions d'*Oberamtsphysikus* et de *Spitalmedikus* bipontin. Ainsi que l'a souligné le Dr Knorr, cette collection témoigne même d'une nette prédilection pour les beaux ouvrages français, plus élaborés que ceux qui pouvaient alors sortir des ateliers allemands.

Après le décès de Johann Theophil Höffel en juillet 1781 à Zweibrücken, cette bibliothèque fut rachetée pour 200 florins par le duc régnant Karl II. August Christian, Pfalzgraf und Herzog von der Pfalz-Birkenfeld-Zweibrücken (dit Karl III. Pfalzgraf bei Rhein), qui la réunit à sa propre collection dans le nouveau château de Karlsberg (ou Carlsberg), qu'il s'était fait construire au-dessus de la ville de Homburg/Saar, pour justifier ses prétentions à la régence de Bavière.

Ce fonds, de quelque 16 400 volumes au total, dit *Carlsberg Sammlung*, manqua ensuite de peu de périr par le feu, lorsqu'en 1793 les troupes françaises envahirent le Palatinat. Une première fois, en février, celles-ci avaient en effet pris possession du château de Karlsberg, le duc ne leur ayant échappé que de justesse. Les troupes prussiennes le réoccupèrent quelques semaines plus tard. Les officiers ducaux en profitèrent pour l'évacuer méthodiquement, car outre la bibliothèque le château abritait également les précieuses collections duciales de tableaux, d'armes, de monnaies et d'antiques. Heureuse précaution, car lorsque les Français revinrent à Homburg/Saar à la fin du mois de juillet 1793, ils pillèrent et incendièrent ce qu'il restait de la bâtisse, suivis des villageois des alentours, qui furent admis à la démonter jusqu'à la dernière pierre.

A Mannheim, où elle avait été repliée, la bibliothèque ducale subit divers partages et enchères suite au décès de son propriétaire en 1795. Elle se réduisit alors à quelque 11 400 volumes. Ceux-ci furent ensuite transférés en 1803 à Wurtzbourg, puis à Bamberg en 1808, en application d'une ordonnance du roi de Bavière Max I. Joseph. Là, ils permirent de constituer, par la réunion d'autres fonds, la bibliothèque publique du roi de Bavière, ensuite devenue bibliothèque publique du Land de Bavière (*Staatsbibliothek Bamberg*), dans le palais épiscopal dit *Neue Residenz* du centre ville. De leur côté, de nombreux tableaux de la collection ducale purent compléter la Pinacothèque de Munich.

Les volumes rassemblés par Hoeffel sont aisément reconnaissables, puisqu'ils portent sa marque manuscrite « *Joh. Theoph. Hoeffel Dr* ». Souvent même, ils consignent ses annotations critiques. En 1989, le fonds provenant du château de Karlsberg a fait l'objet d'une exposition à Zweibrücken et Sarrebruck, complétée d'un catalogue. Un inventaire électronique, indiquant la provenance de chaque ouvrage, est en voie de constitution, nous annonçait le 30 septembre 2004 le Dr Taegert. Début 2006, sur notre prière, il nous procura également des clichés très haute définition d'une dizaine d'ouvrages de la collection Hoeffel.

Marié deux fois

Ajoutons que Catharina Dorothea Schweighäuser, l'épouse de Johann Theophil Hoeffel, était décédée à Zweibrücken le 27 octobre 1778, à sept heures du soir, à l'âge de 67 ans, après

une union de 44 années. Johann Theophil Hoeffel s'était ensuite remarié un an plus tard, toujours à Zweibrücken, avec Juliana Catharina Hildebrand, qui était la veuve de Johann Philipp Rauen, pasteur à Lauterecken, au nord de Kaiserslautern. Cette union ne dura que deux ans, Johann Theophil Hoeffel étant décédé le 7 juillet 1781, vers minuit, après sept jours de maladie (« *nach 7tätiger Krankheit* »). Il était âgé, précise le registre de la paroisse luthérienne de Zweibrücken, de 77 ans et deux mois, mois deux jours. Il fut enterré le soir du 10 juillet suivant, exactement suivant ses dernières volontés, en présence d'une foule très nombreuse (« *unter sehr volkreichem Geleite* »). Quant à sa seconde épouse, elle décéda, complètement paralysée (« *durch einen Schlagfluss völlig gelähmte Wittwe* »), huit ans plus tard, le 4 décembre 1786, à l'âge de 54 ans, 8 mois et 11 jours. Mais Rudolf Wilms, qui a donné ces renseignements (13), n'indique pas si Johann Theophil Hoeffel eut une descendance. A priori non.

A Merkwiller-Pechelbronn, ce n'est qu'en 2005 que le Conseil municipal décida de rendre un premier hommage à notre sympathique doctorant en donnant son nom à une nouvelle rue ouverte sur les terrains de l'ancien Casino, route de Lobsann ©.

Jean-Claude STREICHER (janvier 2007)

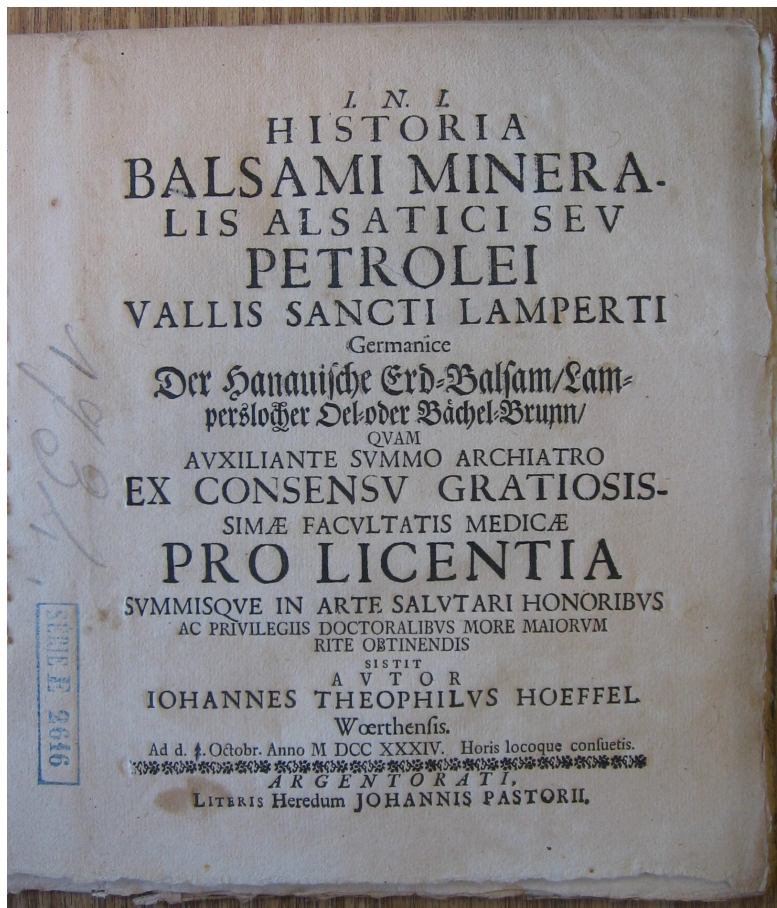
NOTES :

- (1) BNUS : M2091, 56 p., 19 cm, Argentorati, Pastor J., 1734.
- (2) ABR : E2616.
- (3) BNF : TH VAR-141(9) et 8-TH STRASBOURG-151(6).
- (4) Paul de Chambrier : « *Historique de Pechelbronn, 1498-1918* », Paris-Neuchâtel, 1919.
- (5) Jean Théophile Hoeffel : « *Histoire du baume minéral alsacien ou pétrole de la vallée de Saint-Lambert* », traduite du latin par François Hubert, Association des Amis du Musée du Pétrole de Pechelbronn, 1997 (BNUS : M.717.395, M.717.939 et M.718.054) (BNF : Pièce 16-D3MON-152).
- (6) Cette description a paru en 1772 à Paris dans le troisième tome intitulé « *Des mines et fossiles* », pages 231 à 239, du « *Dictionnaire minéralogique et hydrologique de la France* » de Pierre Joseph Buc'hoz, médecin ordinaire du roi de Pologne (BNF : 8° S 17041).
- (7) Victor Forbin : « *Ce qu'il faut connaître du pétrole* », Boivin et Cie Editeurs, Paris, 1936, 158 pages ; et « *Le pétrole dans le monde* », Ed. Payot, Paris, 1940, 235 pages.
- (8) ABR : E3811, renseignement très aimablement communiqué par M. Daniel Rodier, de l'Ass. des amis du musée du pétrole de Merkwiller-Pechelbronn.
- (9) « *Traité asphaltique... par Etienne François Saget, garde magasin de la mine et manufacture royale d'asphalte en Basse-Alsace, 1769* » (BNUS : Ms3662).
- (10) MetaGer-Suche, méta-moteur de recherche de l'Internet de langue allemande.
- (11) « *Traité de la matière médicale ou de l'histoire des vertus, du choix et de l'usage des remèdes simples, par M. Geoffroy, docteur en médecine de la Faculté de Paris, de l'Académie royale des Sciences, de la Société royale de Londres, professeur de chimie au Jardin du roi et de médecine au Collège royal* », traduit du latin par M. ***, docteur en médecine, Paris, chez Jean de Saint et Charles Saillant, rue St-Jean-de-Beauvais, 1743 (BNF : 8° Tel138-125).
- (12) « *Mémoire sur quelques singularités du terroir de Gabian et principalement sur la fontaine de l'huile de pétrole qui y coule, par M. Rivière, de la Société royale des sciences, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier* » (BNF : Lk7 2931).
- (13) Rudolf Wilms : « *Dr Johann Theophilus Hoeffel* », Heimatskalender, Der Pirmasenser und Zweibrücker Land, 1976, S. 181-185.
- (14) Dr Friedrich Knorr : « *Doktor der Medizin und der Weltweisheit, Die Büchersammlung des praktischen Arztes Dr. Med. Johann Theophil Höffel* », Deutsches Ärzteblatt, Heft 44 vom 31. Oktober 1970.
- (15) Werner Taegert : „*Zur Geschichte einer fürstlichen Büchersammlung*“, in „*Kunstschätze aus Schloss Carlsberg : Die Sammlungen der Herzöge von Pfalz-Zweibrücken*“, Saarland Museum Saarbrücken 1989.
- (16) W. Taegert u. B. Schemmel : « *Die Carlsbibliothek in der Staatsbibliothek Bamberg* », in « *Kunstschätze aus Schloss Carlsberg* », Saarbrücken 1989.

(17) « *Lexikon des gesamten Buchwesens* » (article Karlsberg), Stuttgart 1995, S.161.

(18) Jean-Claude Streicher : « *Les dernières années de Georges-Chrétien Rosentritt* », L'Outre-Forêt, n° 114, 2e trim. 2001, pages 33-42.

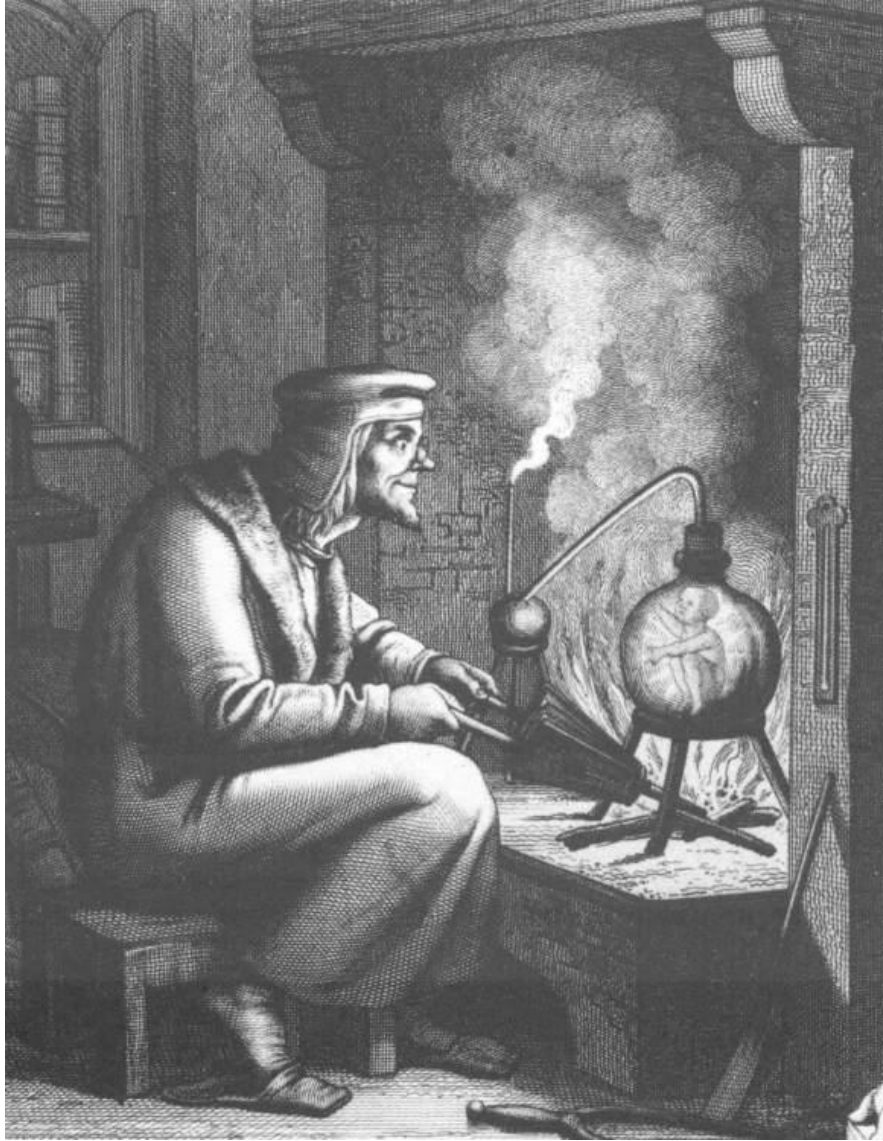
Liens : <http://www.staatsbibliothek-bamberg.de> ; <http://www.schloss-karlsberg.de/020906/index.htm> ;
<http://www.karlsberg.schloss-carlsberg.de>



Couverture de la dissertation latine de Jean Théophile Hoeffel sur le baume du val St-Lambert (2).



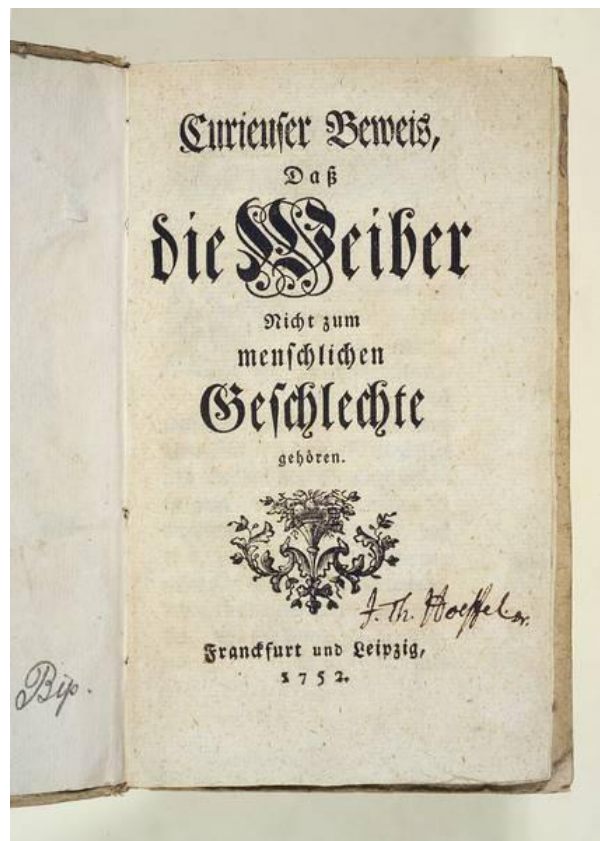
La *Staatsbibliothek* de Bamberg (Bavière), ancienne résidence épiscopale, où est conservée depuis 1808 la bibliothèque de Jean Théophile Hoeffel, la plus grande collection d'ouvrages anciens de médecine d'Allemagne.



Dr Faust distillant.



Le château de Carlsberg, au-dessus de Homburg/Saar, où la bibliothèque de Jean-Théophile Hoeffel échoua après son décès à Zweibrücken, le 7 juillet 1781.



Exemple d'ouvrage de la collection de Jean Théophile Hoeffel, marqué de sa signature (Photo : Dominik Raum, Staatsbibliothek Bamberg).



Daniel Hoeffel, président du Conseil général du Bas-Rhin, à la source des Héliions II de Merkwiller-Pechelbronn, entre MM. Hérold, maire de Merkwiller-Pechlebronn, et Schiellein, conseiller général du canton de Sultz-sous-Forêts (Doc. Du Musée du pétrole de Merkwiller-Pechlebronn).

